

JE T'AILE
L'amour infini d'une mère

Collection La petite bibliothèque
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2024)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-547-0
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

Sophie DE FOY

JE T'AILE
L'amour infini d'une mère

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.

Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

« Écrire, c'est dessiner
une porte sur un mur
infranchissable,
et puis l'ouvrir. »

Christian Bobin

« Le temps n'a qu'une réalité,
celle de l'instant.
Autrement dit, le temps
est une réalité resserrée
sur l'instant et suspendue
entre deux néants. »

Gaston Bachelard

« Au milieu de l'hiver,
j'ai découvert en moi
un invincible été. »

Albert Camus

1

Une coquille, fragile. Qui abrite l'oisillon. Sa maison. Protectrice. Son cocon. Solide. Pour un temps. Puis la coquille qui se craquelle. Le petit animal débarque. La vie déboule. Son abri brisé derrière lui. Son premier pas. Puis un autre. Un mouvement. Puis un autre. Une cassure pour une naissance. Une fin pour un début. Une mort pour une vie. Une arrivée pour un départ. Ou l'inverse. La vie est jalonnée de deuils, de pertes dont il faut s'accommoder. Des plus insignifiantes à celles qui nous jettent à terre. Tout au long de l'existence, nous expérimentons le lâcher-prise puis l'accueil du changement juste derrière. La nouveauté. Truffée de surprises et d'incertitudes. Les vicissitudes de la vie. Il m'a fallu beaucoup de temps pour apprivoiser peu à peu la blessure

de ton départ. Tes pas que mes yeux ne voient plus. Ces années de voyages intérieurs dans des contrées lointaines et inconnues. Des traversées de plaines arides. Un puits pour se désaltérer parfois, un arbre pour s'y adosser. Un préau pour se mettre un peu à l'abri. Un thé pour se réchauffer. Une parole réconfortante. Un tout petit geste, même maladroit. Enrobé de bienveillance, il devient un rayon lumineux. Un mouvement de la part de l'autre. Une brindille d'humanité. Un instant, je respire mieux.

2

Au coin de la rue, l'enseigne « Au fil de soi(e) » éclaire la devanture d'une boutique. À l'intérieur, un poêle à bois sur lequel une bouilloire se met à siffler. Sur une étagère pleine de boîtes en métal, une femme choisit la tisane à préparer. Cette femme prend le temps de chacune de ses actions. Elle verse avec soin l'eau dans la théière. Elle accorde la même attention à servir une simple boisson chaude qu'à exercer son métier. Sa tisane est similaire à un élixir qu'elle aime partager.

Son art, c'est orner de beauté les tissus qui nous réchauffent. Elle utilise des fils d'or pour assembler les pièces, et laisse ronronner sa machine au gré de sa musique intérieure. Elle transforme des morceaux de chiffons en jupes à volants et salopettes de fripons. Compose des

tableaux à porter, transporter dans nos journées pour traverser nos remous. Les hauts, les bas, les montagnes russes du quotidien. Nos voyages dans l'ombre et la lumière. D'un moment éclairé à un autre, assombri. Elle assemble des tissus comme nous raccommode nos ciels de vie. Elle œuvre au grand tout en y ajoutant sa touche. Coudre comme colorer les murs gris d'une cour d'école. Illuminer. La lumière l'emporte toujours. Sans ombre, pas de lumière. Sans lumière, le néant. Elles sont des amies inséparables, comme ces gamines qui se disputent. Puis se réconcilient. Qui se font parfois la tête des journées entières. Des vies entières.

Souvent, je passais dans cette boutique aux allures de coulisses de théâtre. Légère, j'y traînais, tenant dans mes mains une tasse qui tiédissait au son de nos bavardages. J'aimais ces papotes. Croiser du monde, échanger. Cette habitude fait désormais partie de ma vie précédente. Aujourd'hui, je reste éloignée et j'écris. Comme la couturière faufile, je trace des mots sur du papier lisse. J'écris pour me raccommode. J'écris comme le pêcheur jette un filet dans la mer. Ou comme une lettre envoyée au père

Noël. La goutte d'écoline diluée dans un verre d'eau. Ou le lait dans le café. Provoquer le nuage d'espoir pour qu'il envahisse l'atmosphère du jour présent. Souffler sur l'écran de savon pour qu'il en jaillisse des bulles. Agir sur un petit lopin de terre, y planter une graine de tournesol en se disant « on ne sait jamais ». Ou ramasser un caillou en vacances, y apposer un mot. Puis le rapporter chez soi pour faire entrer dans son quotidien un morceau d'été.

3

J'ai été foudroyée. Ce jour-là, des mots immédiatement me martèlent la tête: «reste debout envers et contre tout, reste debout». Mes premières pensées vont vers Viane et Antoine. Je voulais trouver une idée qui pourrait leur épargner de vivre cela. Sauter dans une autre histoire. Changer de scénario. Opter pour un nouveau rôle. Les mots s'échappent de ma gorge: «Je ne veux pas leur dire». Un docteur répond: «Si vous le voulez, laissez-moi leur annoncer». Non. Prononcer ces mots, je le ferai. Mais qu'ils vivent cette épreuve, c'est cela que je veux fuir. La survivante que je suis a la force de tout. Celle qui refuse meurt. Je ne suis plus qu'une ombre. Une silhouette vide. Ma fille est morte dans mes bras et je vais l'annoncer à mes deux autres enfants. Je tombe, je dégringole

jusqu'au feu de la terre, je descends dans la partie la plus sombre de mon temple intérieur. Je suis éperdument seule. Je décide de m'accrocher à mon cœur, détruit.

Privilégier le mouvement, même infime. Ne fût-ce que l'idée du mouvement. S'immobiliser empêche la blessure de se soigner. On peut être en mouvement sans que personne ne le remarque. Je ne suis pas allée travailler durant deux années après ton départ. Ce sont les deux années de ma vie où j'ai le plus travaillé. Nuit et jour. Intensément. Il m'a fallu me reclure hors du monde pour pouvoir un jour y revenir. Je n'ai pas regardé défiler les journées. Je me suis attelée à me mettre en mouvement. Intérieurement. La stagnation empêche la guérison. Lorsque la douleur vient frapper si fort, elle a plus que jamais besoin d'être accueillie. Un travail de titan, invisible. Le temps ne fait rien tout seul. Il passe et attend. Il possède la qualité de la patience. À travers lui défilent des portes à ouvrir. Son cadeau, c'est l'aubaine de pouvoir agir. La poésie ne change pas le monde directement, la poésie change notre rapport au monde. C'est pareil. Le temps offre l'opportunité de changer son rapport à la douleur.

Alors il devient partenaire. Un bon allié. Je suis la seule à pouvoir agir pour changer ma situation. La seule à décider ce que je vais faire de ce qui se présente à moi. Prendre du recul, avoir conscience de ma respiration, accepter de laisser exploser les émotions. Accueillir ces larmes, douloureuses. S'accorder ce temps-là demande l'humilité de sa finitude. De son insignifiance. Le souffle de vie est mouvement. Il circule sans répit. À son image existe cette nécessité vitale de bouger pour survivre, même de manière minimaliste. Même si je n'y arrive que dans mon intention, c'est déjà gagné. Un tout petit pas. Microscopique.

Avec toi, la vie me pousse toujours plus loin. J'ai immédiatement vu qu'il y avait tout à reconstruire après ta mort. À l'image d'une ville détruite, peu à peu, brique après brique une ville nouvelle va prendre forme. Une vie nouvelle. Enveloppée par ton regard aimant, la lucidité m'a aidée à persévérer. Je savais qu'il n'y avait pas de raccourci possible. Tu m'as mise au pied du mur. Sans toi, serais-je restée trop loin de moi-même ?

4

Comme une semence dissimulée sous la terre, une cerise grandit secrètement au creux de moi. Encore cachée et déjà des chamboulements par-ci par-là, des transformations. D'autres prismes naissent avant qu'elle ne voie le jour. Les bébés ont cette mission précieuse de remettre tout en question, l'air de rien. Mon ventre s'arrondit et plus rien n'est pareil. À l'intérieur de soi, de la maison, de la famille, un espace s'élargit peu à peu pour lui faire une place. Sa place.

Il y a le ciel, immense. Un rire résonne au creux de cet arbre planté il y a des centaines d'années. Le soleil estival se dévoile et sa lumière m'éblouit. Elle traverse avec lenteur et confiance ce chemin qui l'amène jusqu'ici. Elle vit ce passage de la vie utérine à la vie terrestre avec vigueur. Son choix

de vivre est franc. Je ferme les yeux. Je sens venir à moi une énergie solaire. Je la perçois. J'ouvre maintenant les bras, les yeux, et je l'aperçois. Une petite fille vient vers moi. Son teint clair et sa frimousse me donnent d'emblée l'envie de la rencontrer, de l'adopter. J'ai cette sensation de la connaître, la reconnaître. Alice est née comme une fleur éclôt. Elle a atterri sur mon ventre et du même coup a fleuri les draps blancs de mon lit. « Tu es belle », elle semble sourire. « Je t'aime », elle ouvre grand les yeux. Je lui répète, inlassablement, « tu es parfaite comme tu es, parfaitement imparfaite ». Sa peau est aussi douce que de la soie. Son regard s'est planté dans le mien et ce fut comme une promesse d'éternité. Nos mains se sont emboîtées. Avec naturel, nous nous sommes mises à marcher dans la même direction. Une princesse est venue partager sa vie et dans les petites poches de sa robe fuchsia, des perles à donner. Derrière ses lèvres rouges, un flot de paroles à distribuer. Dans l'éclat de ses yeux, des secrets à cueillir. Alice est une petite fille ordinaire née sous le soleil. Autour de son cou, elle arbore le collier que portent tous les nouveau-nés : suspendu à une ficelle d'or, un coquillage unique sur lequel sont

écrites les grandes lignes de son âme. Seul un mot m'est lisible, à moi, analphabète de l'univers. Ce mot, écrit avec grâce, rayonne bien au-delà de ses traits fins. GRATITUDE.

Alice lève les yeux vers moi. Elle me regarde intensément. Elle se met à me parler. Nous dialoguons au rythme de gazouillis. Nous philosophons. Sans mot. Le temps n'est pas, le temps n'est plus. Seul l'émerveillement opère.

Ma princesse est très fâchée. Je l'ai confiée. Elle est rouge de colère et ne ménage pas ses efforts pour me le montrer. Je la retrouve dans les bras de sa grand-mère navrée, me disant : « Elle n'était juste pas d'accord ». Alice est exigeante. Mon cœur se froisse de la retrouver éreintée par ses cris. Je ne peux que la rassurer, elle va apprendre aussi à apprécier d'autres compagnies. Je la nourris de confiance autant que de lait. Je lui propose d'accepter les bras aimants qui peuvent l'encercler avec amour.

Alice est une petite fille particulière. Ensemble, nous faisons le tour du jardin, guettant les bourgeons. Elle cherche et observe. Une glycine plantée récemment nous offre à voir une fleur. Alice la touche délicatement. Elle la regarde et